

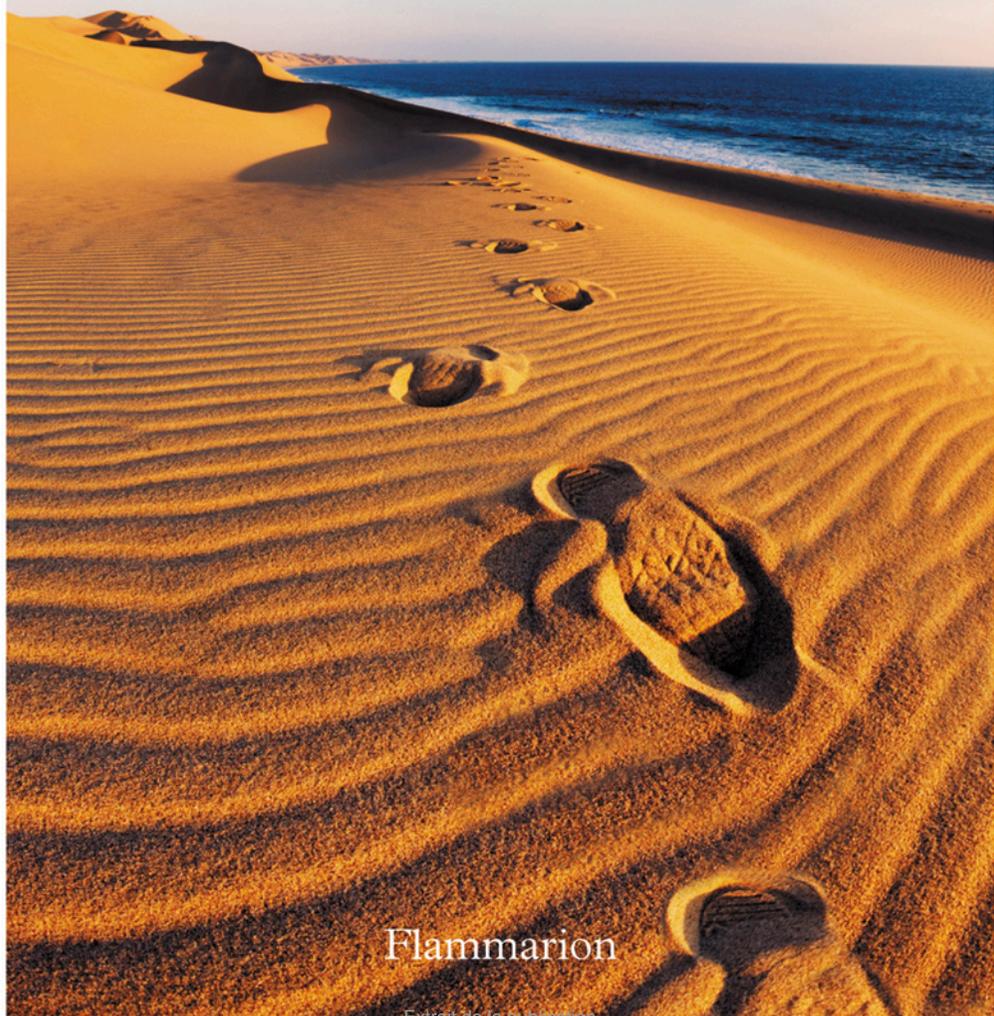
STÉPHANIE
FUGAIN

Tu n'avais
peur de rien

RÉCIT

Flammarion

Extrait de la publication



STÉPHANIE
FUGAIN

Tu n'avais peur de rien

« Ma princesse, on s'en est raconté des histoires, le doigt posé sur le globe aux continents colorés et aux océans azur. Nous sautions les frontières à grands éclats de rire. Tu les ferais ces voyages, disais-tu, un jour, plus tard, quand viendrait le temps de vivre tes aventures.

Celui-là, tu ne l'avais pas prévu, pourtant nous l'avons fait ensemble, main dans la main, yeux dans les yeux, peau contre peau. Un aller simple en enfer où les saisons passaient au rythme de ta respiration. Et d'où je suis revenue seule.

Tu voulais voyager, écrire. Mais ton bateau est resté à quai. Pour toi, j'ai pris la plume et le vent. J'ai raconté tes rires, tes envies, tes passions, tes rêves. Ces paysages ensoleillés où tu t'enfuyais en fermant les paupières. Et celui, vitrifié, blanc, où tu questionnais ton destin, forte, déterminée, courageuse. »

Stéphanie Fugain

STÉPHANIE FUGAIN est danseuse et comédienne. En 1972, elle intègre la troupe du Big Bazar de Michel Fugain. Ensemble, ils auront trois enfants : Marie, Laurette et Alexis.

En mai 2002, Laurette est atteinte d'une leucémie dont elle ne guérira pas. Dès lors, Stéphanie Fugain n'a qu'une idée : poursuivre le combat mené par sa fille en créant l'association Laurette Fugain pour sensibiliser et informer sur la problématique des dons, financer la recherche médicale et soutenir les malades et leurs familles.

Flammarion

Extrait de la publication

Tu n'avais peur de rien

Stéphanie Fugain
avec Claude Mendibil

Tu n'avais peur de rien

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-9133-1

Elle s'appelle Jeanne.

Ce que l'on voit en premier, c'est son sourire. Un sourire à tomber.

Elle a de grands yeux bruns, une chevelure noire, abondante, toujours en mouvement.

Des mains qui s'agitent quand elle parle.

La demoiselle est dynamique, c'est le moins que l'on puisse dire...

Une vraie baroudeuse, curieuse de tout.

Elle s'appelle Jeanne, c'est une jeune fille d'aujourd'hui, libre et fantasque.

Plutôt rebelle, comme beaucoup le sont à son âge.

Je la connais depuis toujours.

Dès sa naissance, notre première rencontre, j'ai eu un sacré coup de cœur pour elle !

Là, elle est dans sa chambre mais plus pour longtemps.

Elle va partir et ne s'attardera pas en au revoir.

Elle part, c'est tout.

Et moi, je me glisserais bien dans son sac à dos...

*J'ai la gueule trop pâle
Qui rêve de lune et d'étoiles
Cette fois-ci je mets les voiles
Je dis : « Bon vent ! »*

Nicolas Peyrac, *Je pars.*

Il y a des jours où l'envie de voyager, de s'évader, d'oublier est plus forte que tout ce qui a fait notre vie jusque-là. Alors voilà.

Aujourd'hui, jeudi 12 juillet 2001, j'ai décidé de partir. Je pourrais ajouter « faire le tour du monde » mais je n'en sais rien. Je pars, c'est tout. La seule chose qui compte, là, au moment où j'écris ces mots sur mon journal, c'est PARTIR !

J'ai 21 ans, bientôt 22. Tout est possible, tout est permis, le monde est à portée de ma main si je veux. Et je le veux ! Il suffit de le décider, d'avoir la force de rompre avec tout ce qui m'attache ici, ma famille, la chaleur, la sécurité... Trop doux, trop bon tout ça. Limite dangereux.

Les yeux fermés, je me suis concentrée sur la carte du monde ainsi que je le faisais, petite fille, quand je pointais au hasard le pays où j'irais « quand je serai grande ». Grande... Je l'attendais « la vraie vie », elle n'arrivait pas assez vite. Grande, est-ce que je le suis assez aujourd'hui pour mettre les voiles, offrir à

mes yeux de nouveaux paysages, croiser d'autres visages, d'autres vies, brasser des couleurs et des parfums inconnus ? Je ne sais pas et je m'en fiche. J'ai envie qu'on me raconte d'autres histoires. Alors je pars.

Puisqu'il paraît que l'été est la saison de la jeunesse et que les voyages la forment, alors, en route ! Ici, le spectacle est devenu triste : une société froide et cruelle dans laquelle je n'ai plus de repères, avec des adultes et des jeunes qui doutent de tout.

Je laisse derrière moi une jolie maison en lisière de forêt, où même les biches s'aventurent, confiantes. Maison des jeux et des rires, maison des attentes, des rêves. Maison-tremplin sur laquelle je me hisse pour faire le grand saut. J'emporte avec moi le bruit de la rivière qui traverse la prairie, celui du vent qui fait chanter les peupliers, la lune qui redessine, la nuit, les contours des paysages familiers.

Ces éblouissements, je les embarque avec moi...

*

Jeanne ne relut pas. Elle verrouilla son cahier et le jeta, comme à son habitude, sur le haut de l'armoire. Hors de vue. Son bagage était prêt, un petit sac à dos rempli en cinq minutes, sans réfléchir. Deux pantalons, un short, trois tee-shirts, un gros pull, son K-way, sa brosse à dents, jetés à la hâte. En vrac, même pas choisi les couleurs. Tout de même, au dernier moment, un foulard de soie mauve, glissé en boule. Une touche d'élégance. Il fallait partir. Vite. Non pas

qu'elle eût peur de changer d'idée. S'arracher plutôt, dans le mouvement. Elle descendit l'escalier.

Au rez-de-chaussée, dans la cuisine, des bruits de tasse et de cuillère se faisaient entendre. Assise à la grande table en bois, Julie, sa sœur aînée, jouait avec une mèche de cheveux, les yeux perdus dans son bol de chocolat. Alex, le petit dernier, surveillait le grille-pain en sifflotant. La porte était ouverte sur le jardin où les arbres bruissaient, au loin, d'un son très doux, comme une caresse matinale. Tout s'éveillait avec délicatesse. Le journaliste météo d'Europe 1 annonçait une belle journée. Un matin d'été comme les autres, en somme. Mais pour Jeanne, pas tout à fait.

Les parents étaient partis faire les courses au village voisin. Elle avait entendu les roues de la voiture crisser dans l'allée une demi-heure plus tôt. La voie était libre. Jeanne n'avait même pas calculé son coup. Quand elle entra dans la pièce, son frère et sa sœur tournèrent leur visage vers elle. La première chose qu'ils virent, ce fut le sac à dos :

« Où tu vas ? demanda Julie.

— Je pars.

— Tu pars ? Où ça ?

— Je m'en vais, Julie. »

La voix de son père retentit dans sa tête. La fin d'une conversation pénible qu'ils avaient eue quelques jours plus tôt :

« Tu vas faire quoi de ta vie, Jeanne, tu y as réfléchi au moins ?

— Je ne sais pas, pas encore... »

Julie venait de comprendre. Ses traits se figèrent :

« Papa sera fou de rage. Il ne veut pas...

— Ben, tant pis. Tu oublies sœurlette, qu'à 21 ans, il ne peut pas m'en empêcher...

— Et maman, tu imagines la panique ?

— Oh, Moum's, je suis sûre qu'elle comprendra... »

Alex la fixait avec un petit sourire complice. Lui, il savait. Disons qu'il se doutait de quelque chose. Ces deux-là, il suffisait qu'ils se regardent pour lire dans leurs pensées :

« Tu vas me manquer... Tu reviens quand ?

— J'en sais rien ! Arrête... je ne suis même pas partie, c'est quoi ces questions ?

— Jeanne, attends... dit Julie en se levant.

— Non, je crois que mon taxi est arrivé. Venez là, vous deux. »

Elle les serra dans ses bras, l'un après l'autre, très fort, bouche dans les cheveux, lèvres dans le cou pour fixer le baiser. Puis elle ramassa son sac et sortit de la maison presque en courant. Le frère et la sœur s'arrêtèrent sur le pas de la porte. Jeanne marchait vers l'immense portail de bois situé au bout de la propriété, foulant la terre et les graviers à grandes enjambées. Un taxi l'attendait de l'autre côté de la route. Le regard de Julie et d'Alex lui brûlait les épaules. Alors, au dernier moment, elle se retourna pour leur envoyer de grands baisers « avec les bras », comme elle faisait enfant : « Tout ira bien ! cria-t-elle. À bientôt ! »

Avant que la porte du taxi ne se referme, elle posa encore une fois les yeux sur la maison. Elle la regarda, intensément, comme une vieille personne

que l'on a beaucoup aimée et que l'on quitte. Qui-conque aurait observé Jeanne aurait juré qu'elle s'imprégnait de l'endroit où elle avait grandi, comme si elle ne devait plus jamais y revenir. Ses yeux se posaient tendrement sur les pierres, elle aspirait chaque détail de l'immense bâtisse, les murs ocre, le toit aux tuiles brunes, la cour pavée, creusée au fil des siècles par les sabots des chevaux, la petite fenêtre de sa chambre sous les combles... Elle apprenait le paysage pour le faire resurgir, un jour peut-être. La maison de son enfance. Sa maison, son enfance, elle quittait l'une et l'autre. D'une pierre, deux coups au cœur.

La porte du taxi claqua. Direction l'aéroport.

Partir ! Enfin ! Elle était plus émue qu'elle ne l'avait imaginé. Elle dit au revoir à tout ce qui avait fait sa vie jusque-là, avec le sentiment qu'elle s'éloignait définitivement d'une certaine innocence. Son père ne cessait de lui dire qu'à 20 ans, elle ne pouvait plus faire « n'importe quoi ». Pourtant, dès qu'elle voulait agir comme une adulte, il la traitait comme un enfant. Fallait savoir...

Alors que les villes de banlieue défilaient derrière les vitres du taxi, les images du bonheur familial surgissaient dans sa tête, pêle-mêle. Elles étaient toutes teintées des couleurs des saisons : vert, le carré d'herbe où elle s'était levée pour faire son premier pas ; jaune, le soleil qui embrasait l'étang et la faisait cligner des yeux ; brun, les feuilles mortes qu'elle émiettait entre ses doigts ; blanc, la neige qui la fit pleurer d'émerveillement quand elle la découvrit, un

petit matin en se réveillant. Ces images, chaque année les mêmes, avec un an de plus. Ce temps était passé, il y en aurait d'autres, d'autres lieux, une autre Jeanne.

Ce matin-là, elle dit adieu à son enfance. Adieu les parfums gourmands de la cuisine de maman, blanquette de veau et pot-au-feu si rassurants, et les notes de musique du piano sur lequel son père composait ses mélodies, qui raisonnaient dans le salon entre les poutres. Adieu les chamailleries avec Alex, le petit frère qu'elle aimait « à le bouffer », les fous rires, les papotages avec Julie, lumières éteintes puis rallumées quand les parents étaient couchés. Adieu la tendresse de son grand-père qui venait la chercher à l'école avec sa vieille 4 L, les bottes pleines de boue, et qui lui « foutait la honte » devant ses copines même si elle l'adorait. Adieu les heures passées sur le bord de la fenêtre à contempler la pluie qui tombait en rafales, les grandes tempêtes de l'automne. Tandis que sa mère courait dans toute la maison pour fermer les volets qui claquaient, debout dans sa chambre devant la fenêtre grande ouverte, Jeanne regardait la pluie tracer le sol, décapier les pierres de la terrasse, raviner les parterres de fleurs. Elle frissonnait et se délectait des craquements du tonnerre : « J'adore, j'adore... murmurerait-elle en fermant les yeux, qu'est-ce que ça sent bon... »

Dans cette maison qui vivait « à donf », comme disait Julie, conçue pour accueillir la famille, les amis en quantité avec une table pour vingt personnes, des canapés gigantesques, des lits dans tous les coins,

dans cette maison où tout était vécu intensément, Jeanne avait été heureuse.

Bébé brugnon, petite fille imprévisible, adolescente insoumise, on avait du mal à la suivre. Du jour au lendemain, elle avait troqué ses pantalons baggy et ses rangers, pour des robes moulantes et des décolletés coquins. Sa poitrine quasi inexistante s'était réveillée tout d'un coup, sans qu'elle s'en aperçoive. Elle ne s'était pas sentie devenir femme et se retrouvait, à présent, en plein apprentissage sentimental. Ses quenottes, elle les aiguissait sur des jeunes hommes, amis de lycée ou rencontres de soirées. Elle pouvait être très peste, les faire devenir chèvres. Eux rampaient, littéralement. Elle embrassait, se laissait embrasser, c'était bon, c'était drôle, c'était tout.

Ses copines multipliaient les conquêtes, couchant tout de suite avec à peu près n'importe qui. Jeanne, qui n'aimait pas qu'on lui résiste, trouva dans ces premiers flirts en rafales presque trop de facilité : elle se lassa des jeux amoureux et décida de ne « passer le cap » que pour « un mec qui en vaudrait vraiment la peine ». Un qui tiendrait à elle et cheminerait à ses côtés un bon bout de temps. C'était tout le paradoxe du personnage : séductrice, tombeuse, romantique et romanesque, rêvant d'un premier amant qui serait le dernier, le grand amour d'une vie.

Elle avait 21 ans, elle était profonde et grave... Un peu trop, peut-être. Vivante et rebelle.

Ce premier grand amour, elle s'y préparait, l'imaginait. Et ce qui devait arriver arriva : ayant tout misé sur le même cheval et lui ayant fait porter la charge

de ses espérances, Jeanne, pourtant excellente cavalière, s'écroula avec sa monture. Elle fut séduite par un homme d'une trentaine d'années qui la regarda comme une femme. Flattée d'avoir été remarquée et choisie, elle le submergea de sa tendresse, de ses attentions, de sa présence. Résultat : ce bébé-amour trop entier l'effraya. Il s'enfuit. Jeanne resta sonnée pendant quelques mois et se confia à sa mère, contrairement à son habitude. Jusque-là, elle menait sa vie *allegro presto*. « Je gère », aimait-elle dire. Ensuite, il y eut des soirées câlins, mère et fille serrées l'une contre l'autre sur le grand canapé, regardant un film ou écoutant de la musique. Jeanne, le regard flou, amoureuse blessée, comme en convalescence, venait poser sa tête sur les genoux de maman. « Tu sais, ma princesse, en amour il n'y a pas de recettes. C'est souvent quand on ne le cherche pas qu'il vous tombe dessus. Il faut y croire, l'espérer. Il viendra sans que tu t'y attendes... » lui avait dit sa mère un soir où elle réclamait des réponses à ses questions.

« Il était temps de couper le cordon ! » se dit Jeanne en se secouant. L'aéroport n'était plus très loin. C'était trop doux cette famille, papa-anxieux, maman-glu, ces bisous, ces crapouilles à tout bout de champ – qu'elle réclamait et prodiguait autant, sinon plus, que les autres, mais à cet instant, elle l'oubliait –, trop « collé-serré » leur petit clan : « J'aurais pu m'endormir dans cette vie-là ! » pensa-t-elle. Marre d'être « la poupée jolie » de la maison. Était-ce pour partir sans regrets qu'elle devenait critique ? Car

après la famille, ce fut le tour des copains. « Eux aussi, ils me gonflent avec leurs soirées où ils se bourrent le pif au bout de cinq minutes ! Et ces mecs qui me draguent et qui en font autant avec mes copines ! T'es trop romantique, qu'ils disent. Et alors ? À notre époque, c'est plutôt bien, non ? Ben oui, je suis GRAVE romantique. »

Arrivée dans le hall principal de Roissy, Jeanne chercha les panneaux d'affichage des départs. Les clapets des destinations tournaient à toute allure, comme des petites ailes, et elle voyait défiler devant ses yeux toutes les villes du monde comme, sur son globe lumineux, les continents, bleu pour l'Europe, rouge pour l'Amérique, jaune pour l'Afrique, vert pour l'Australie. Les clapets s'immobilisèrent. Elle lut les noms des différentes villes. C'est sur les États-Unis qu'était tombé le doigt du destin, et Jeanne avait choisi comme première étape New York pour sa folie et l'énergie, disait-on, que la ville insufflait à ses habitants et ses visiteurs. Le vol sur lequel elle avait réservé une place s'afficha. Elle nota mentalement le numéro de la salle d'embarquement et ses yeux parcoururent la liste des autres vols en partance. « Madrid... Porto... Bucarest, ouh là, beurk... Berlin, Bristol... ouais, ça fait pas rêver tout ça... Non, non... Rio de Janeiro. Eh, pas mal, Rio ! Le Brésil, ça doit être super ! »

Devant les panneaux, à côté d'elle, une femme la fixait d'un air inquiet, animée de tics nerveux. Jeanne

détourna la tête mais l'autre lui colla la main sur le bras :

« Vous allez en Afrique, vous aussi, mademoiselle ? »

Jeanne la regarda, étonnée :

« Non, à New York... Mais j'irai en Afrique après, c'est certain.

— Moi, je vais traverser le Sahara en voiture avec un groupe. C'est la première fois, j'ai un peu peur. On m'a mise en garde.

— Ah bon ? Mais à quel sujet ? Ma mère m'a dit que c'était génial...

— Ben... Il paraît qu'il faut faire attention à son argent, ses bijoux, on risque de se faire attaquer dans le désert...

— Oui, et il paraît qu'il y a aussi beaucoup de Noirs. Normal, ils sont chez eux... » répondit Jeanne qui commençait à s'impatienter.

Les yeux exorbités, la femme continua sa litanie tel un automate et sa main se crispait comme des serres sur le poignet de Jeanne. Celle-ci se dégagea, attrapa son sac qu'elle avait posé à terre, le remit sur l'épaule :

« Eh oh ! Mais vous êtes une grande malade, vous ! Pourquoi vous y allez dans ce pays si ça craint à ce point ?

— Non, mais je dis ça pour vous, si vous comptiez vous y rendre... Il faut être prudente de nos jours et...

— Ben non, justement, si je pars, c'est pour qu'on arrête de me mater. Alors au revoir, madame, et bonnes vacances en enfer ! »

N° d'édition : L.01ELIN000274.N001
Dépôt légal : septembre 2012